

Embrasse-moi comme tu m'aimes L'Histoire réinventée

Luc Chaput

Numéro 304, octobre 2016

André Forcier. Embrasse-moi comme tu m'aimes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83851ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chaput, L. (2016). Embrasse-moi comme tu m'aimes : l'Histoire réinventée. *Séquences : la revue de cinéma*, (304), 4–5.



EMBRASSE-MOI COMME TU M'AIMES

L'Histoire réinventée

Dans le salon de la maison familiale, rue Adam à Montréal, qui sert de boutique au magasin de chapeaux d'Yvonne sa mère, Berthe Sauvageau montre sa dernière création à celle-ci, à Pierre, son frère, et à Élio, un ami de la famille. Par cette séquence où se trament déjà plusieurs histoires, André Forcier, en revenant sur l'époque de ses parents, échafaude une chronique où se mêlent beauté et horreur, pauvreté et richesse dans cette ville qui était alors encore la métropole du Canada.

LUC CHAPUT

Le Canada, depuis septembre 1939, fait partie des nations alliées dans la Seconde Guerre mondiale lorsque débute cette chronique familiale en 1940. Pierre, déjà membre des cadets et participant à des entraînements hebdomadaires, veut s'enrôler comme plusieurs autres de ses amis. La guerre est représentée surtout par l'entraînement des cadets poussés par des ordres gueulés par des sergents matamores. Les jeunes connaissent ainsi d'une directe manière le sang, la sueur et les larmes, pour reprendre une célèbre phrase contemporaine de Winston Churchill. Pierre se sent en partie responsable de la paralysie de sa sœur jumelle dont il doit s'occuper de plus en plus. Berthe lui voue un amour considérable et trop démonstratif.

C'est dans ce contexte familial en apparence heureux que vivent les trois membres de cette famille. La mère est veuve d'un cowboy québécois, spécialiste des tours de lasso, et ce souvenir relie ce personnage à la fascination de Forcier pour nos voisins américains, évidente dans les titres de plusieurs de ses longs métrages (*Kalamazoo*, *Le Vent du Wyoming*, *La Comtesse de Bâton Rouge*, *Les États-Unis d'Albert*) et analysée dans d'autres œuvres du cinéma québécois dont le documentaire *Alias Will James* de Jacques Godbout.

À côté de cette famille petite-bourgeoise des Sauvageau, les scénaristes Forcier et Linda Pinet montrent la famille ouvrière des St-Germain, où la pauvreté et la saleté déparent les murs de ce

Photo : Une famille petite-bourgeoise



logement où règne un père alcoolique et taciturne. La mise en scène de Forcier souligne, par des mouvements plus brusques de caméra, le caractère fruste de ces êtres. Un effet spécial original illustre même directement une expression québécoise très imagée. Marguerite, la jeune fille de cette famille, tente de sortir de son statut social par un emploi dans un grand magasin et par des cours à l'université. Elle y croise ainsi Pierre et cette idylle devient un des moteurs de cette intrigue où Forcier recompose de nouvelles variations sur l'amour, ses plaisirs et ses tourments. À divers moments, la chronique rejoint la grande histoire puisque l'administration municipale de Montréal est sous tutelle depuis août 1940. Le maire Camilien Houde est alors arrêté pour son opposition à la conscription.

Pour Élio¹, qui a été conquis par la beauté de Berthe et son talent de chapelière, l'invitation au restaurant qu'il propose à Yvonne a donc un caractère double. Tony Nardi, digne et habituel représentant de l'italianité chez Forcier, commande alors un spaghetti à la *putanesca* dont le nom rejoint les activités de certains personnages secondaires où la sexualité, sous plusieurs formes quelquefois plus bizarres, a droit de cité comme d'autres œuvres de ce cinéaste nous y ont habitués. Vices privés et vices publics se promènent en parallèle et se répondent, créant un portrait très bigarré de scènes en miroir illustrant le foisonnement de la métropole durant ce conflit qui a été un accélérateur de l'histoire. Ainsi, le club de Rose Lebleu rappelle les autres estaminets des œuvres de Forcier, mais aussi le *Rockhead Paradise* et autres lieux qui faisaient de notre ville une destination de choix pour les touristes s'épivardant.

Le film regorge de personnages dont la gémellité se répond. Ainsi Simone, femme d'affaires incarnée avec art dans toute sa complexité par Céline Bonnier, trouve son pendant sombre chez Irma, la mère de Marguerite, à laquelle Pascale Montpetit confère, en quelques scènes, une humanité résignée. Narcisse, le père alcoolique et avach, que Roy Dupuis anime d'une pesanteur étonnante, est à l'opposé du père d'un ami et rival de Pierre, Elphège Allard, dont Réal Bossé rend tout le poids de la fatigue des années de labeur de ce chauffeur de taxi surmené

De nombreuses scènes se déroulent à la brunante, le soir ou même la nuit alors que les rêves éveillés ou non sont permis. Berthe apparaît comme une sœur aînée de la Francine délurée de *L'eau chaude, l'eau froide* qui, elle aussi, trouvait dans sa maladie une autre raison de croquer plus goulûment à la vie. La luminosité de l'interprétation de Juliette Gosselin irrigue le film tout au long, même si elle trouve ses plus belles représentations dans le pique-nique avec Pierre sous un saule pleureur et dans la dernière scène que je ne dévoilerai pas bien entendu. Pierre, tout aussi présent, a pourtant un rôle plus en demi-teintes très bien défendu par Émile Schneider. Sa relation amoureuse naissante avec Marguerite se conjugue en opposition avec les désirs avoués de sa jumelle, et l'élégante et filiforme blondeur de

la douée Mylène MacKay constitue une évidente divergence avec la paraplégie assumée de Berthe, la belle brune.

Édouard Montpetit² et un chanteur d'opéra prénommé Raoul participent d'autres manières à cette incrustation de la petite et la grande Histoire dans ce film. Dans cette dernière œuvre à laquelle la cinématographie de Daniel Jobin et le travail aux décors de Patrice Bengle contribuent de manière importante, Forcier nous redit *Je me souviens* et nous invite, de manière quelque peu désordonnée mais si attachante, à participer à cette redécouverte d'une époque pas si lointaine malgré les apparences.

★★★★½

¹ On peut se demander si Élio connaîtra les camps d'internement comme de nombreux membres de la communauté italo-canadienne dont certains de la famille Corbo (Voir *Séquences* no. 295, p.6-7)

² Le cinéaste Denys Arcand, interprète de l'universitaire, a publié en 2007 *Les Gens adorent les guerres et autres inédits textes dramatiques*.

■ **Origine :** Canada [Québec] – **Année :** 2016 – **Durée :** 1 h 46 – **Réal. :** André Forcier – **Scén. :** André Forcier, Linda Pine – **Image :** Daniel Jobin – **Mont. :** François Gill – **Mus. :** Martin Léon – **Son :** Claude Beaugrand – **Dir. art. :** patrice Bengle – **Cost. :** Madeleine Tremblay – **Int. :** Émile Schneider (Pierre Sauvageau), Juliette Gosselin (Berthe Sauvageau), Mylène MacKay (Marguerite St-Germain), Céline Bonnier (Yvonne Sauvageau), Luca Asselin (Ollier Allard), Tony Nardi (Élio), Patrick Drolet (Phillipe Dupré), Antoine Bertrand (Réal St-Germain), Roy Dupuis (Narcisse St-Germain), Denys Arcand (Édouard Montpetit), Alexandre Castonguay (René le prêtre), France Castel (Rose Lebleu) – **Prod. :** Linda Pinet, Louis Laverdière **Dist./Contact. :** Filmoption.